

EDITORIAL

La nouvelle revue que nous présentons aujourd'hui contribuera à nourrir notre réflexion sur le langage. Du moins c'est notre souhait. Nous vaudrions en particulier qu'elle nous aide à mieux poser les problèmes de la signification.

On aura remarqué que le terme générique choisi, *Sémiotiques*, porte la marque du pluriel. Il n'y a pas si longtemps, qui ne se croyait capable d'élaborer une théorie générale, même la théorie générale des modes de signifier? C'était le piège des années soixante.

Le lecteur se rappelle peut-être la remarque de Meillet : chaque siècle a la grammaire de sa philosophie. Nous approchant de l'an 2000 et faisant retour sur une histoire encore proche, nous sommes maintenant enclins à penser que la mesure convenable n'est plus celle du siècle mais de la génération. Chacune a fait ses choix épistémologiques ; on connaît la qualité des résultats obtenus. Pourtant l'histoire n'est pas séquentielle et les cartes sont souvent brouillées. Il est vrai par exemple qu'un certain structuralisme a cessé d'être productif. Il n'empêche que l'une de ses orientations dominantes, la taxinomie, demeure. Elle est nécessaire au calcul. Comme nous le savons, un mode usuel de partage consiste aujourd'hui à opposer la période BC (before computer) à la période AC (alter computer). Le premier numéro de *Sémiotiques*, consacré à cette seconde étape, devrait précisément nous permettre d'évaluer en quoi, par exemple, l'analyse componentielle ou les classifications en usage dans la méthode structuraliste sont ou ne sont pas strictement équivalentes des procédures utilisées en intelligence artificielle ou en psychologie cognitive.

Quelle que soit l'importance accordée à l'univers cognitif (pour témoin, entre autres, le programme *Cognisciences du CNRS*), le risque est grand de voir encore une fois occultée l'analyse du discours et de ses réalisations textuelles. Or depuis les années soixante-dix,

plus tard pour la sémiotique non-verbale (1983, "Énonciation et cinéma", *Communications*, n°38), les thèses d'une linguistique de l'énonciation et celles de la pragmatique anglo-saxonne (le communicable) ont été largement répandues. Nous avons été invités à changer de visée. Le langage était conçu comme un système sans choses, sans temps et sans sujet, comme le lieu de représentations symboliques formelles ; on demande aujourd'hui de nous confronter à sa "naturalité". Du coup, l'œuvre de Benveniste aidant, il convient de prendre en compte, autrement que le fait un logicien, les rapports au réel et au vrai. Avec le recul, on s'aperçoit que le point de départ est comparable à celui de la phénoménologie de la perception. L'instance de discours, centre de discursivité (et non simple "sujet"), est replacée dans un espace non homogène (non euclidien) et dans un temps, le "temps linguistique" de Benveniste, qui allie le présent à la présence. Les conditions sont ainsi réunies pour intégrer convenablement la problématique du corps propre. C'est dire qu'en suivant cette voie nous pouvons nous engager du côté de la phénoménologie linguistique.

Tels sont à grands traits, nous semble-t-il, quelques-uns des enjeux cruciaux de la recherche actuelle, langage et cognition, langage et phénoménologie, langage et science naturelle (la dynamique des formes)..., dont une revue thématique, multidisciplinaire, écrite dans des langues de grande diffusion, comme *Sémiotiques*, aura à débattre.

Jean-Claude COQUET

Le lancement de cette revue n'aurait pas été possible sans l'appui bienveillant et ô combien efficace! de Bernard Quemada. Qu'il en soit vivement remercié.